56e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 30 27 JUILLET 1939

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. La jeunesse de Cecil Rhodes. — Ses idées. — II. Les mines de diamant ; le début de sa fortune. — III. Sa vie politique, ses ambitions. — La ligne du Cap au Caire. — Les Sociétés de mines d'or et de diamants créés par lui. — IV. La conquête du pays des Métabélés. — La *Chartered*. — V. Portrait physique et moral de Rhodes. — VI. Luttes en Rhodesia. — Le raid de Jameson contre le Transvaal. — La chute de Rhodes. — VII. La guerre du Transvaal. — Mort de Cecil Rhodes.

I

C'est une bien étonnante existence que celle du célèbre Cecil Rhodes, l'un des fondateurs de l'Union sud-africaine. Elle nous est contée dans la *Revue de Paris* par M. Georges Oudard, en une série d'articles qui ont commencé le 1er mai dernier.

« Le 1er septembre 1870, un des *clippers* chargés d'assurer les relations de l'Angleterre avec la colonie du Natal jetait l'ancre dans la rade de Durban, ayant effectué sa traversée en 70 jours.

Parmi les passagers du vaisseau, se trouvait un jeune malade de 17 ans, qu'on avait vu arpenter, pendant des semaines, le pont du matin au soir, seul, tête baissée, en gardant ses poings dans les poches, sans doute pour dissimuler le petit doigt crochu de sa main droite, à la phalangette ankylosée. »

Ce jeune homme était Cecil Rhodes. Il était long, blondasse et pâlot, d'aspect timide et réservé, très négligé dans sa tenue extérieure, mais gardant toujours un air étrange de dignité et de fierté.

Il est fils du Rév. F. W. Rhodes, pasteur de Bishop Stortford (au comté de Hersford), homme méthodique, qui fait régulièrement à ses ouailles des sermons de dix minutes, pas une de plus ni de moins, toujours nets et précis, et qui élève avec fermeté une nombreuse famille dont il reste neuf enfants, les deux aînés étant morts en bas âge. La mère est une femme exquise, aux manières fines et distinguées, à l'esprit rare surtout en province.

Le Révérend aurait désiré voir tous ses fils entrer dans la carrière ecclésiastique. Mais jusque-là tous avaient déçu son espoir. L'aîné, Herbert, était parti pour l'Afrique du sud ; c'était lui que Cecil allait retrouver. Le second, Franck, le favori de la mère, venait d'entrer à l'Ecole militaire. Cecil est le troisième. Il a fallu le retirer de la *Grammar school*, où du reste il avait peu brillé, en raison de sa mauvaise santé. Les médecins le croient poitrinaire, et ont conseillé de longs voyages en mer et un séjour dans l'Afrique australe. Avant de partir, il a nettement déclaré à son père que, si l'existence d'un ministre de la religion devait être fort enviable, il se sentait pourtant porté de préférence vers la profession d'avocat, comme plus lucrative.

Au fond, il est ravi de quitter la maison de son enfance. Il dira plus tard, sans ambages : « J'en avais assez de la vie de famille et de l'éternel mouton froid de la table paternelle. »

C'est que, contrairement à ce que croit son père, qui, « pareil à tous les pères du monde », ne sait rien de son fils, Cecil est doué, sous ses apparences maladives, d'une rare énergie. Dès l'âge de 13 ans, il a fait le serment de rester célibataire. Vers la même époque, invité à inscrire une devise sur un album de confidences, il écrit ces mots : « *Agir ou mourir !* » Même au point de vue physique, Cecil n'est pas ce que l'on pense ; il lui est arrivé de boxer d'importance et de mettre *knock out* un camarade trop fier de sa force.

Quand il arrive à Durban, il a la surprise de recevoir sur le bateau, avant de débarquer, une lettre de son frère lui annonçant qu'il n'a pu attendre et qu'il sera absent, mais qu'il n'aura qu'à se rendre à Pietermaritzburg, où il sera hébergé chez un ami sûr.

La ville qui lui est indiquée n'est pas plus amusante que Durban. Mais il y est bien accueilli par le Dr Sutherland, surveillant général de la colonie du Natal. Ce dernier, qui connaît intimement Herbert Rhodes, si remuant, si aventureux, ne peut comprendre que Cecil lui ressemble si peu. Il a peine à le faire sortir de sa chambre, où il reste des journées entières plongé dans la lecture.

— Vous ne ferez pas de vieux os en Afrique, lui dit-il.

— Je l'espère bien, répond Cecil, en toute franchise.

Et le docteur de lui prédire qu'il finira comme pasteur en Angleterre, en quelque village.

— Je le crois aussi, approuve Cecil, qui parle sans cesse d'entrer dans le clergé.

Mais, vers la fin de l'année 1870, surgit son frère Herbert, dans un chariot traîné par six paires de bœufs.

Dès le lendemain, les Rhodes, assis sous la grande bâche qui couvre toute la voiture, s'acheminent au pas lent de l'attelage, piqué par un Cafre, vers la vallée de l'Umkomanzi, où Herbert a planté sa tente. Celui-ci expose ses projets à son cadet : il veut faire du coton, cela peut rapporter une fortune. Cecil, à ce mot, sursaute : faire fortune est son rêve. Il est donc prêt à entrer dans les vues de son frère.

Dix-huit mois s'écoulent. Herbert et Cecil ont construit de leurs mains une petite ferme, au bord de la rivière d'Umkomanzi, c'est-à-dire deux cabanes dont l'une sert d'habitation et l'autre de grange-magasin. Un de leurs ouvriers cafres remplit l'office de domestique. Les Cafres sont fiers et peu dociles ; il faut de l'autorité et de l'énergie pour les commander. Les deux frères en ont à revendre. Le succès a déjà couronné leurs efforts. Au dernier concours agricole de Pietermaritzburg, ils ont obtenu un prix qui les a encouragés à étendre leur exploitation. Ils défrichent la brousse, rude travail, et ont à lutter surtout contre l'engeance des singes qui pullulent et détruisent leurs plantations.

Leur seule distraction est de recevoir, le dimanche, les rares Européens du voisinage. Cecil se fait parmi eux un ami, Hawkins, qui aime comme lui la lecture, car celle-ci est restée la grande passion de Cecil, qui y consacre tous ses moments libres.

Un ouvrage surtout lui cause une admiration sans réserve : *Le Martyre de l'Homme*, par Winwood Reade. Il le juge un chef-d'œuvre et il n'en finit plus d'en méditer les conclusions. C'est là qu'il puise en grande partie la philosophie de sa vie. Cette philosophie, éminemment portative, sera tout ce qu'il y a de plus sommaire. Il n'est pas sans intérêt, pour les amis d'idées que nous sommes, de la dégager au passage.

Reade s'appuyait sur la science de son temps, très infatuée et pourtant si pauvre, — sur l'évolutionnisme de Darwin, — et aussi sur ses observations de voyageur et ses expériences personnelles. Et il concluait que l'homme est perdu dans la création, comme un orphelin sans père, qu'il ne peut attendre aucun secours d'une puissance supérieure et qu'il ne doit chercher qu'en lui-même le secret de sa destinée. Nous connaissons cela : c'est le plus banal déisme, l'équivalent pratique de l'athéisme matérialiste.

Cecil, le fils du pasteur anglican, se laisse séduire par ces vaines doctrines. Il s'absorbe en de longues rêveries qu'il prend pour de profondes réflexions. Il en vient à une sorte de caricature du *pari de Pascal*.

Voici comment M. Oudard résume le fruit de ses déductions :

« D'abord, il s'attaque à la grande énigme de l'univers, qu'il règle lestement à sa manière et en des termes qui sentent déjà l'homme d'affaires. Il y a, calcule-t-il, 50 % de probabilités en faveur de l'existence de Dieu, et 50 % contre. Le plus simple est de l'accepter comme établie. Dieu, désormais admis, a eu un but en créant l'homme. C'est, selon lui, de s'assurer un instrument capable d'aider sa volonté à faire régner sur la terre la justice, la paix sociale et le bonheur. Une telle mission ne peut incomber qu'*à une seule race, la race élue* [1], qui aux yeux de Cecil Rhodes, ne peut être que la sienne, l'anglo-saxonne. Ne représente-t-elle pas d'une façon indiscutable le type supérieur de l'humanité ? Il ne doute pas que ce soit là l'évidente intention de la Providence, avec qui le jeune néophyte s'avoue prêt à collaborer pour que s'accomplisse un si grand dessein. »

[1] C'est nous qui soulignons ces mots étonnants, qui suggèrent que la philosophie de Rhodes est celle qu'Hitler croit avoir inventée !

Chose curieuse : le déisme de Reade, mélangé avec ce qui reste de croyance chrétienne anglicane dans le cœur de Cecil, aboutit à un illuminisme raciste. L'anglicanisme se regardait comme la forme la plus épurée, la plus sensée, la plus raisonnable du christianisme. Il n'avait ni les superstitions du catholicisme romain, ni le radicalisme du protestantisme pur et simple. Cecil en a gardé évidemment un sens de supériorité raciale. Dire avec Reade que l'homme ne doit compter que sur lui-même, c'est insinuer que s'il croit en Dieu, il doit se faire l'*associé* de Dieu, l'associé et non le serviteur. Il doit travailler sans compter sur le secours de Dieu. Il doit agir, avoir confiance en lui-même, ne pas oublier que tout est saint pour les saints, ce qui revient à dire que « la fin justifie les moyens ».

Avec une doctrine de ce genre, faite à la mesure de son esprit, de sa volonté, de sa conscience, et prenant forme de mystique simpliste et brutale, Cecil est prêt à partir à la conquête du monde.

Qui veut la fin veut les moyens ! Le moyen essentiel, pour lui, le moyen qu'il doit acquérir avant tout, c'est l'or. Il ne le désire pas pour lui-même, mais à titre de levier de puissance. Pressé de voir grossir ses premières économies, il interroge les financiers rencontrés sur sa route, il en médite les conseils pour ses placements. Un certain C. D. Rudd lui en donne qui se révèlent bons. Il se prend de confiance en lui. Il lui explique un jour, ainsi qu'à son ami Hawkins :

— « L'argent est le nerf non seulement de la guerre, mais de tout. Sans argent, on ne peut rien faire. Avec de l'argent, tout est possible. Je veux en avoir beaucoup et j'en aurai beaucoup. »

Et il tient parole. Il ne vise pas au luxe ; il est toujours aussi peu coquet dans son vêtement. Les femmes ne l'intéressent pas. Il n'a qu'une passion, celle des affaires. Et il n'a que 18 ans !

Entre son frère et lui, l'association évolue. C'est le cadet qui tend à prendre la tête ; il a plus de de suite, plus de ténacité, il commande mieux.

Mais voici qu'un bruit se répand dans la colonie : on parle de nouveaux champs de diamants découverts dans le triste Griqualand. Il se fait là, dit-on, des fortunes foudroyantes, en quelques semaines. Herbert, l'aventureux, est conquis. Il ne veut plus cultiver le coton ; il laisse son frère seul à la tête de la ferme, et il part. Peu de temps après, il annonce à Cecil que les rumeurs étaient exactes : le Griqualand est un pays fabuleux, il suffit de se baisser pour ramasser des trésors. Cecil est invité à rejoindre son aîné, après avoir liquidé la ferme au mieux de leurs intérêts. Et Cecil se rend à cet appel. Il se dirige vers la cité toute jeune alors de Kimberley, fondée deux ans auparavant, en bordure des champs de diamants. Il n'oublie pas de glisser sous la bâche de son chariot son dictionnaire grec, et ce sera sans doute le premier livre de ce genre qui fera là-bas son apparition !

II

Ce n'était pas un petit voyage. Un mois de route, au pas de ses bœufs, le conduit à Blœmfontein, capitale de l'Etat libre d'Orange, puis à Dutoitspan, et enfin Kimberley. Nul doute que son cerveau de dix-neuf ans travaille durant tout ce temps-là. Si l'Angleterre doit régénérer l'univers, en tant que

race élue, c'est dans ce pays où déjà elle a pris pied et où des trésors se cachent, qu'elle doit, avant tout, étendre sa domination. Ces idées se feront jour plus tard dans sa vie.

Le voilà au Transvaal, c'est là que sa fortune va s'édifier.

« Une fantastique cohue de fouisseurs y grouille et s'y bouscule, au milieu de cette lie d'industriels de tous sangs et de toutes nations que ces sortes d'endroits attirent inévitablement. Herbert s'est assuré trois *claims*, parmi les six cents concessions serrées au sommet du *kopje* de Colesberg, appelé aussi New Rush, dominant la plaine d'une dizaine de mètres et dont la base n'en a pas 200 sur 150. Dix-mille hommes, Blancs et ouvriers cafres, y travaillent coude à coude, se servant de mulets pour les transports, sassant des pelletées de terre caillouteuse à travers toute une série de tamis au réseau de plus en plus serré, sous lesquels les indigènes ramassent les diamants moyens. Les gros bruts viennent au bout de la pioche et l'on recueille les petits dans la pierraille répandue sur les *tables de tri*. Tout autour du *kopje*, les tentes ont poussé comme champignons en couche. C'est sous une des plus misérables, en compagnie d'un affreux chien sans queue recueilli par le cadet, chez qui ces mouvements de pitié ne sont pas fréquents, que les Rhodes vivent pendant plus d'une année. »

Leur existence est tout ce qu'il y a de plus rude. Ils gagnent cependant par mois environ 400 livres sterling (soit 10.000 francs-or d'avant-guerre). Mais on ne trouve rien dans le pays. Tout y est horriblement cher. Et quels menus ! mauvaises viandes, gibiers invraisemblables, surtout boîtes de conserves. L'eau est si rare qu'ils doivent se contenter, pour la toilette, d'une bouteille d'eau minérale.

Naturellement, ici comme dans le coton, les qualités de Cecil se révèlent de celles qui attirent et retiennent le succès. Il est tout entier à son rude travail, tout entier aussi, sans en avoir l'air, à ce qui se chuchote autour de lui. Qu'un coquin tente d'empiéter sur son claim, il a bec et ongles pour se défendre. Qu'une bonne occasion se présente, il bondit sur elle. Cela ne veut pas dire qu'il se tienne à l'écart des grosses bombances qui coupent parfois, pour les chercheurs de diamants, la monotonie des jours. Mais il sait s'arrêter à temps, il rougirait de s'enivrer. S'il fait danser les filles au bal, elles ne lui inspirent toujours qu'une indifférence masquée de politesse et il a la spécialité de se dévouer pour faire danser les plus laides.

D'autre part, son goût de la solitude et de la réflexion est resté le même. Mais épris secrètement de domination, ce qu'il cherche à pénétrer ce sont les obscures pensées des hommes qui l'entourent. Sa psychologie des foules, et surtout des foules sud-africaines, s'enrichit constamment. Cela lui servira plus tard.

Herbert reconnaît si bien sa personnalité qu'il ne voit pas d'inconvénient à le laisser seul dans la concession, pour retourner passer quelques semaines dans la ferme de l'Umkomanzi qui n'a pas trouvé acquéreur. Cecil se débrouille à merveille parmi ces aventuriers et ces indigènes cupides et sans scrupules.

« Chacun respecte ce blanc-bec de 19 ans, au tempérament de chef, homme d'affaires accompli, qui, d'un air plein de dignité et sans jamais employer de gros mots, sait faire front à tous les obstacles, déjouer les pièges les mieux tendus et, si la nécessité l'y force, repousser, à coups de poings et de pieds, l'attaque d'un gêneur ou d'un mauvais drôle. Cette autorité qui grandit, que tous lui reconnaissent, mais dont il dédaigne de faire étalage, ne perce que dans ses nouvelles lettres à ses parents. D'un ton de chef de famille qui ne mâche pas les mots, il leur conseille — n'est-ce pas plutôt *enjoint* qu'il faudrait dire ? — d'envoyer Franck en Afrique pendant les quelques mois que le jeune homme aura de libres entre sa sortie de l'Ecole de Sandhurst et le moment où il recevra sa commission d'officier. « Cela lui fera du bien, déclare-t-il, et vaudra mieux, en tout cas, que de mener en Angleterre une stupide vie d'oisiveté. »

Le militaire accepte. Il prend au passage Herbert et tous deux arrivent à Colesberg. Franck a peine à reconnaître Cecil. Il écrit à leur mère que personne ne veut croire que ce ne soit pas lui l'aîné. Il partage l'admiration générale. Le sérieux, l'assurance, le prestige de Cecil le remplissent d'étonnement. Et pourtant, physiquement, Cecil est à bout. Il a besoin de repos. En l'absence de son frère, il a investi ses économies, acheté avec son ami Rudd, qui l'a rejoint, la vieille mine de Beers, et aussi des fermes louées à des Boers.

Herbert, pour lui procurer du repos, propose de laisser les *claims* à Rudd et à Franck, pendant qu'il ira avec Cecil faire sur place une enquête sur les mines d'or, récemment découvertes du côté de Mafeking, au Betchuanaland.

Cecil se rétablit en effet au cours de ce long voyage et surtout il réfléchit, comme toujours, à son avenir. Il s'éprend d'amour pour la terre australe, si rude, si sévère, mais si envoûtante. Et il ravive en lui-même le désir qu'il avait toujours eu d'achever sa formation intellectuelle à Oxford et de devenir un légiste. C'était l'une de ses plus anciennes convictions que dans la vie il faut avoir une profession classée :

— « Dans toutes les entreprises, dit-il, dans toutes les fonctions, l'homme qui passe le premier est invariablement l'ancien étudiant d'Oxford. On n'est pas quelqu'un sans cela ! [2] »

Cecil a donc décidé d'aller faire ses études à Oxford et de revenir passer ses vacances en Afrique ! « Le cas est absolument unique dans l'histoire du monde », déclare ici M. Oudard.

Et il exécute son projet [3].

Il conclut avec son ami Rudd un contrat d'association, lui laisse le soin de sa propriété, et repart avec son frère Franck, pour être à la rentrée d'Oxford à la Saint-Michel 1873.

Il y a trois ans qu'il n'a pas revu l'Angleterre. Quelle déception, pour lui, au point de vue physique ! Au lieu du désert infini, noyé dans une lumière fabuleuse, partout une brume humide, froide et sombre. Au lieu de l'air léger, translucide, exaltant, une atmosphère épaisse, morne, enfumée ! Mais intellectuellement il est ravi. Il trouve à Oxford un monde civilisé, correct, de belle tenue, de bienveillante sagesse, une vie de

[2] Recueillons au passage cet hommage rendu à la culture. L'argent n'est donc pas tout, la royauté reste à l'esprit. C'est une vérité importante à retenir.

[3] Herbert, toujours remuant et agité, a vendu sa part des *claims* pour se transporter à Mafeking. Son frère ne le reverra plus. Il apprendra, en 1875, qu'il se livre à la contrebande d'armes en bordure du Mozambique. Il périra, quatre ans plus tard, brûlé vif dans sa hutte du Nyassaland.

société finement policée et une paix studieuse et profonde. Il se trouve lui-même un peu sauvage, en face d'un tel milieu, il est rude, cassant, brutal, et il ne s'arrête de dire aux gens, en face, des vérités désagréables que pour mentir effrontément. Il a certes grand besoin de se polir, d'être dompté, clarifié, discipliné moralement et intellectuellement.

On ne nous dit rien ici de son évolution religieuse. Sans doute parce qu'il n'y a rien à en dire.

Mais, au bout de six mois, il lui arrive une pénible mésaventure. Incommodé par le climat, il prend froid, tombe malade et doit se faire soigner. Un jour, chez le médecin, il profite d'un instant où le praticien est sorti quelques minutes, pour jeter les yeux sur la fiche laissée sur son bureau. Au dessous de son nom, ces simples mots : « N'a pas six mois à vivre ! » Sans attendre le retour du docteur, il se rhabille en hâte, son cœur bat à se rompre dans la rue. Sa décision est vite prise : retourner vers sa chère Afrique. La semaine suivante, ayant pris congé de son vieux père, — sa mère était morte en novembre précédant, — il reprend le bateau. Deux ans de Kimberley et de bons soins, quelques longues tournées en chariot à bœufs le remettront d'aplomb.

Mais en 1875 éclate une crise qui va nécessiter toute son attention. Les couches de *terre jaune*, où se trouvait le diamant, s'épuisent. De plus, les mines sont ravagées par des effondrements et des inondations. L'exploitation des *claims* devient plus onéreuse, les petits propriétaires se hâtent de vendre leurs parts et les cours s'effondrent. Or Rhodes, sans aucune preuve, se fiant seulement à son étoile, a la certitude que dans la *terre bleue* séparée de la jaune par un banc de schiste, on retrouvera du diamant. Il calcule qu'il importe de réduire les frais d'exploitation et pour cela de grouper les mines de Beers, Kimberley et Dutoitsplan, en les remembrant et en les soumettant à la même administration. Avec Rudd, il décide donc d'acheter tous les *claims* qui sont à vendre. Mais ils trouvent un sérieux concurrent en la personne d'un Juif roublard et sans scrupules, fils de rabbin, puis, dit-on, clown et boxeur léger, nommé Barnett Isaacs, nom qu'il a changé en Afrique contre celui de Barney Barnato.

La lutte qui s'engage entre les deux partis est à peine entamée, quand Cecil revient à Oxford, pour la rentrée de Pâques 1876. La maladie n'a donc pas vaincu sa volonté. Il entend pousser ses études jusqu'au bout. Durant cinq années, il fera, comme il se l'était promis, la navette entre Oxford et l'Afrique du sud.

Que fait-il dans la grande cité universitaire ?

« Cecil, répond M. Oudard, vit assez retiré à Oxford. Son tempérament trop volontaire, trop personnel, trop entier et, en somme, peu sociable, lui fait mépriser cette discipline à laquelle il aspirait tant et lui vaut, de son propre aveu, de fréquentes algarades avec les supérieurs d'Oriel. Il ne suit qu'un petit nombre de cours, mais il lit énormément, non sans méthode et sans fruit. Doué d'une mémoire extraordinaire, il retient tout. Il ne s'instruit pas seulement dans les livres. L'habitude lui est venue, qui ne le quittera plus, de soulever, en n'importe quelle compagnie, sur un sujet l'intéressant, une discussion au cours de laquelle il parle peu et écoute attentivement. Il enregistre les opinions qu'il juge sages et s'applique en même temps, à pénétrer le mécanisme de la pensée et les intentions de ses interlocuteurs. Son intelligence soumise à ce perpétuel exercice se fortifie, tandis que se développe encore en lui le sens pratique. »

Il ne perd pas de vue en effet ses intérêts en Afrique, menacés d'une part par des infiltrations d'eau et par les pièges que lui tend Barnato d'autre part. D'Oxford il écrit à Rudd de longues lettres, le décide à introduire dans les mines les pompes à épuisement. Il propose à tous les propriétaires de se charger de l'assèchement des trois placers, à un prix si juste qu'il l'emporte sur les concurrents. Il songe aussi à vendre là-bas des machines à fabriquer la glace et il se promet de beaux gains dans cette affaire. De temps en temps, il pousse jusqu'à Londres, visite les diamantaires, recueille leurs observations, leurs doléances, observe leurs méthodes, transmet ses remarques à Rudd.

Tout cet effort est couronné de succès. Rudd et lui sont parvenus à accaparer la grande masse des actions qu'ils visaient. Le 1er avril 1880, ils fondent la *De Beers Mining Company*, avec un capital de 6 millions de francs. Barnato a opéré de même à Kimberley. A la fin de l'année scolaire 1880, Cecil obtient enfin ce diplôme de *bachelor of arts*, qu'il a mis sept ans à conquérir, au lieu de trois ou quatre.

« Lorsqu'en 1881 il quitte définitvement Oxford pour l'Afrique, il a 28 ans. Sa fortune, déjà belle, s'élève à plusieurs millions et le voici débarrassé des soucis d'argent. Le personnage s'est très sensiblement amélioré. Outre qu'il a lu et assimilé Aristote et Ruskin, en son esprit s'est mieux ancrée sa vieille croyance en la mission de l'Angleterre. Depuis qu'il a médité l'œuvre de Gibbon, l'historien de la décadence de Rome, sa patrie lui apparaît de plus en plus destinée à se charger du fardeau de l'empire du monde. »

III

Ce qui indique nettement la nature de ses ambitions, c'est en premier lieu le soin qu'il a eu de se faire élire député au Parlement du Cap, et en second lieu les réflexions qui lui échappent et qui définissent son plan d'avenir. Un jour, s'arrêtant devant une carte du sud-africain, où le Cap et les autres colonies britanniques sont peintes en rouge, il promène son doigt sur l'immense région qui, du fleuve Orange à l'Etat libre du Congo, englobe le Griqualand, le Betchuanaland, la Kafraria, le Zululand, l'Orange, le Transvaal et ce qui sera un jour, de son propre nom, la *Rhodesia* (alors le Métabéléland, le Mashonaland et le Barotséland), et il déclare, en découvrant son rêve : — « Vous voyez tout ça, eh bien ! moi, je le peindrai aussi en rouge ! »

Cette parole était dite au mois d'avril 1881. Or, deux mois auparavant, en février, les Boers, depuis longtemps en conflit plus ou moins aigu avec les Anglais, ont remporté sur eux la victoire de Majuba Hill, et le ministère Gladstone a signé un armistice qui constitue une véritable reculade. Les Boers en ont conçu un juste orgueil. Ils voient poindre pour eux l'aube de « la liberté ». Le mot : « L'Afrique aux Afrikanders », exprime leur idéal,

Mais Rhodes estime que ce mot n'est pas opposé à son propre rêve. Il est entendu que les Afrikanders auront leur part dans la vie de leur pays. C'est naturel et juste. Mais cela ne les empêchera nullement de faire partie de l'immense empire britannique. Et c'est pour cela que Cecil, au lieu de se faire élire député à Kimberley, où son nom était entouré d'un si grand prestige, a sollicité et gagné les suffrages des éleveurs et agriculteurs, qui sont des Boers. « Il souhaite que s'unissent, au lieu de se diviser, des hommes qui, bien que de races différentes, sont faits pour s'entendre dans une commune patrie. » Sa vraie vie commence alors.

Cette idée de Rhodes paraît simple aujourd'hui. Mais à cette date elle était opposée à toutes les théories coloniales anglaises en Afrique australe. Londres y faisait faute sur faute. On pouvait se demander si elle n'allait pas tout perdre. Au Transvaal, dont l'annexion avait été proclamée en 1877, les fonctionnaires et militaires venus de la métropole avaient traité les Boers comme des sauvages et des vaincus. Il ne pouvait y avoir d'erreur plus funeste.

Cecil Rhodes se promit de changer cet esprit. Son entrée au Parlement du Cap fit sensation à plusieurs titres. On fut scandalisé de le voir en tenue très négligée, à son ordinaire. Le chef des Afrikanders séparatistes, Hofmeyer, osa lui en faire l'observation. Rhodes le toisa avec dédain et répliqua : — « Croyez-vous que je ne puisse pas aussi bien légiférer en complet poivre et sel et coiffé d'un feutre mou qu'en jaquette de deuil et chapeau tuyau de poêle ? »

Le 19 avril 1881, Cecil prononce son premier discours au Parlement. C'est pour y défendre les indigènes. L'Angleterre a entrepris en effet de réduire les Basoutos. Cecil les connaissait comme d'excellents ouvriers, qu'il avait vus à l'œuvre à Kimberley. Il préconise une politique de bienveillance, de justice et de négociations amicales. Il accepte de se rendre au Basoutoland, comme membre de la Commission chargée d'étudier sur place le problème. Il y rencontre un militaire de haute envergure, le général Gordon. Il a avec lui de longs entretiens, et, malgré la différence d'âge, il le gagne à ses idées.

— « Il s'agit, lui explique-t-il en substance, non de faire de l'énergie sans se soucier du lendemain, mais de s'arranger à ne point causer de difficultés au ministre des Affaires indigènes. Il ne faut pas parler aux Basoutos comme un empereur à des esclaves ; il convient de discuter avec eux sur un ton d'égalité et de bienveillance. »

Gordon consent à essayer et il obtient de bons résultats. « Je l'ai fait, dit-il, parce que je devais le faire, mais ça m'a été dur ! »

Le but de Rhodes est d'obtenir que le Basoutoland passe à l'Angleterre, pour qu'elle se charge de le coloniser à ses frais, au lieu d'être laissé à la charge de la colonie du Cap. En 1884, la question est tranchée selon ses désirs.

Mais, à cette date, déjà se trouve posé le problème autrement grave du Betchuanaland, qui, selon lui, englobe tout l'avenir de l'Afrique australe.

Cette vaste région est coupée en deux par le désert du Kalahari. Elle est située à l'ouest du Transvaal et à l'est du Namaqualand. Elle est le lieu de passage de la colonie du Cap vers l'intérieur du continent africain, vers les terrains giboyeux du Zambèze et les champs d'or du Tati. Or, les Boers du Transvaal y font sans cesse des incursions ou *raids* sur les villages indigènes et sur les pistes des voyageurs allant vers le nord. Leur but est de couper l'ascension des Anglais vers le nord, tandis que les Anglais désirent s'assurer cette route indispensable à leur expansion.

— « Tant que nous n'aurons pas le Betchuanaland bien à nous, répète Cecil Rhodes, nous ne ferons que piétiner sur place. »

Il n'ignore pas que la partie à jouer est grosse de périls. Mais c'est le propre des grands esprits d'apercevoir partout ce qui est essentiel au but poursuivi et ce qui n'est que secondaire. Le pays visé est livré aux dissensions des chefs indigènes, aux entreprises des aventuriers sans foi ni loi, et derrière tout cela il sent la main du Transvaal. Les Boers entretiennent l'anarchie pour mettre la main sur le pays quand il leur plaira. De fait, il se crée, ici et là, de petites républiques improvisées, le Stellaland, le Goschen par exemple, qui entrent tout de suite en lutte les unes contre les autres.

Rhodes obtient en 1883 la nomination d'une Commission, dont il sera membre, qui a pour tâche de résoudre un différend quelconque avec la Griqualand, qui se trouve au contact immédiat du Betchuanaland. Il se rend dans la région, il voit les chefs indigènes, pousse jusqu'au Stellaland, vérifie les aspirations et les griefs de chacun, fait signer une pétition des colons réclamant la protection du Gouvernement britannique.

Mais le Transvaal pare le coup en envoyant à Londres une députation pour arracher au gouvernement une rectification de frontière au sud-ouest. En vain Cecil Rhodes implore-t-il le ministre du Cap, Scanlen, de mettre tout en œuvre pour que la demande des Boers soit repoussée. La crainte d'inquiéter les Afrikanders l'emporte et Rhodes se voit frustré de ses efforts sur ce point.

C'est que, juste à cette époque, ces questions cessent d'être locales et entrent dans la politique universelle. Le grand phénomène que nous avons appelé, à maintes reprises : *le passage de la politique européenne à la politique mondiale*, et qui a débuté obscurément d'abord, vers 1875, commence à s'affirmer plus ouvertement. Les Allemands entrent dans le jeu. Les grandes nations partent à la conquête de l'Afrique et procèdent au partage du monde. Les Boers ne l'ignorent pas longtemps. Ils savent qu'ils peuvent compter, dans leur lutte encore sourde contre l'Angleterre, sur la sympathie et l'appui moral de l'Allemagne. C'est en 1884 que les Allemands établissent leur protectorat sur le Damaraland et le Namaqualand, qui constituent le *Sud-ouest africain allemand*. Londres comprend alors la justesse des vues de Rhodes, qui avaient été aussi celles de Livingstone. Le Betchuanaland, disait Rhodes, est un nouveau canal de Suez. Le perdre, c'est voir se fermer l'Afrique. Les Allemands sont à la porte. Leur intérêt est de barrer le chemin vers le nord et le Transvaal sera infailliblement d'accord avec eux sur ce point.

Notons qu'à cette date, *la ligne de force* de la politique africaine anglaise s'appelle la *ligne du*

Cap au Caire. Mais seuls les grands africains le comprennent, et le ministère hésite [4].

Rhodes, pourtant, ne se décourage pas. Il entend réconcilier les Boers avec les Anglais et les indigènes, au lieu de pousser aux conflits. Il proteste contre les maladresses du missionnaire protestant John Mackenzie qui affecte de rechercher l'amitié des indigènes au détriment des Afrikanders. Cecil, lui, ne craint pas de formuler ouvertement son idéal : « un Gouvernement du Sud-Afrique par le peuple sud-africain, sous la protection du drapeau d'empire. » Et il précise que, pour lui, le peuple sud-africain désigne les habitants des deux races hollandaise et anglaise réconciliées. Il travaille à ce nécessaire rapprochement des Boers et des Anglais. Il se montre si persuasif, alors qu'il vient d'être nommé commissaire-adjoint pour le Betchuanaland, que le brutal Delarey, l'un des notables boers, lui demande d'être le parrain de sa fille. Les colons, gagnés par lui, acceptent le protectorat de l'Angleterre et celle-ci envoie un corps expéditionnaire, pour surveiller l'exécution de la convention. Malheureusement, Rhodes propose que le commandement du corps soit confié à sir Charles Warren, qu'il a connu au Griqualand. Choix détestable. Warren prend le Rév. Mackenzie pour conseiller. Il est trop nerveux, trop dépourvu de souplesse et de tact ; il irrite les oppositions au lieu de les apaiser.

Une entrevue est cependant acceptée par le président Krüger, chef de la République du Transvaal.

C'est le 24 janvier 1885 que se déroule l'entrevue entre Krüger et Cecil Rhodes. Le vieux Boer a 60 ans, Cecil 32. Krüger est un homme endurci par la lutte contre les Anglais, qui a rempli son existence. Il a été de ceux qui ont dû franchir le Vaal en 1836, lors de l'émigration massive des Boers dans la direction du nord. Il a toujours combattu les Anglais, il a eu la joie d'arracher au gouvernement de Londres la charte de liberté de son pays (1881, confirmation en 1884). Il n'a rien oublié et se méfie. Vieux renard énergique et solide, il est difficile à intimider, et plus il vieillit plus il devient entêté. Très pieux du reste et grand lecteur de la Bible, il se regarde comme investi d'une mission divine pour le salut et l'indépendance de son peuple.

— « Il m'a fallu lutter pour la vie depuis mon enfance, dit-il souvent, je n'ai donc pas beaucoup d'instruction ; mais j'ai au moins appris une chose : à distinguer les amis des ennemis. »

Son entrevue avec Rhodes est réservée et prudente des deux parts. Les deux adversaires se tâtent et se mesurent. Rhodes éprouve pour Krüger une vive admiration et il le qualifiera bientôt d'homme extraordinaire, ce qui pour lui n'est pas un mince éloge. De son côté, le Président paysan a deviné ce qu'est Rhodes : — « Si ce jeune homme reste dans la politique, dit-il, je crois qu'il me donnera du fil à retordre. » Mais il ajoute : « Bon ! le pur sang est plus léger que le bœuf et va plus vite, mais le bœuf tire plus lourd et plus loin ! »

Bref, l'entrevue reste sans résultat. Au surplus, le Boer accompagné d'une faible escorte a été froissé du déploiement de forces ordonné par Warren en vue de cette rencontre.

Puis Rhodes subit un grave mécompte par le rattachement du Betchuanaland à l'empire britannique, ce qui enlève tout contrôle à la colonie du Cap sur lui et réduit à rien l'influence de Rhodes. Warren et Mackenzie auront tout loisir d'appliquer leur néfaste politique. Rhodes estime de son devoir de revenir au Cap. Le 30 juin 1885, au Parlement, il exprime en termes émouvants la peine et l'humiliation qu'il en a ressenties et les craintes qu'il éprouve pour l'avenir. L'union entre les Afrikanders et les Anglais est désormais compromise. La loi martiale est proclamée. Warren est sur le point de déclencher la guerre au Betchuanaland. Il fait si bien ou plutôt si mal que Londres se décide à rappeler ce général brouillon et incompétent.

Mais Rhodes a gardé une profonde blessure d'amour-propre. Il estime que le gouvernement de Londres ne l'a pas compris, que celui du Cap ne l'a pas soutenu. Il se propose d'agir désormais seul et il se prépare les moyens de le faire. Il lui faut, pour cela, une puissance financière irrésistible. Tout en gardant son titre de député, parce qu'il lui donne accès à la tribune, il se consacre pour un temps, en attendant son heure, au soin exclusif de ses affaires.

De la fin de 1885 au printemps de 1888, il partage son temps entre Kimberley, la cité du diamant, Johannesburg, la capitale de l'or, Londres où l'appellent de vastes combinaisons bancaires, et Le Cap, au temps des sessions parlementaires.

C'est en 1886 que Rhodes et Rudd commencent à s'intéresser sérieusement à l'or. La difficulté est que les gisements d'or sont en plein Transvaal. Triomphant de la mauvaise volonté des propriétaires boers, Rhodes achète, à n'importe quel prix, les terrains aurifères. Il fonde en 1887 la *Gold Fields of South Africa limited*, au capital de 125.000 livres, porté en 1892 à 1.250.000. Et il en tirera d'énormes bénéfices. Pourtant, Krüger s'inquiète : les étrangers font irruption dans son pays, ils se comportent chez autrui comme chez eux.

— « L'argent ne saurait dominer la loi, dit-il. Est-ce là un bon homme qui prétend prendre le pas dans un pays sur ceux qui, depuis plus de vingt ans, ont peiné pour le mener à bien ? »

Rhodes le voit à deux reprises et se rend compte que l'on va à un conflit. D'un côté, ce sont les affaires qui poussent à l'action. De l'autre, c'est le conservatisme un peu étroit mais obstiné qui résiste à l'invasion des capitaux et de leurs représentants. Qui l'emportera ?

Rhodes forge en silence son instrument. La Compagnie *de Beers*, dont il possède la plupart des actions et qu'il administre depuis 1883, est en grande prospérité, grâce à sa maîtrise. Le capital a quadruplé en moins de cinq ans. Le dividende passe de 3 à 25 % entre 1884 et 1888. Dès 1887, Rhodes a réussi à rendre sa Compagnie maîtresse unique de la mine. Il améliore l'exploitation, en y employant les meilleurs ingénieurs. Le prix de revient du carat tombe de 20 fr. à moins de 10. Les vols sont réduits, grâce à la création de corons pour les ouvriers, plus confortables et plus faciles à surveiller.

Mais l'objectif de Rhodes est de couler son principal concurrent, Barnato. Il est arrivé à la convic-

[4] Nos anciens abonnés pourront relire à ce sujet la « Causerie sur les Revues » du 30 juin 1898, p. 579 et s.

tion que le public mondial n'absorbe, bon an mal an, que cent millions de diamants. Sur cette somme immuable, il entend se réserver la part du lion. Barnato a l'avantage en ce que sa mine, la Kimberley, produit plus de diamants et de meilleure qualité que la de Beers. Et à Londres il a des représentants qui pèsent sur les cours. Mais Rhodes est tenace, réfléchi, énergique, pas trop scrupuleux contre un adversaire qui ne l'est pas du tout. De part et d'autre, on intrigue, on joue à la baisse, on fait du *dumping* (qui consiste, on le sait, à vendre à perte pour couler l'adversaire). Mais Rhodes ne se laisse pas intimider. Il rend même visite à son rival, affecte la bonhomie avec lui, abandonne en apparence de fortes positions pour flatter la vanité de Barnato. Bref, il fait si bien qu'il réussit à acheter, sous main, une bonne partie des actions de la Kimberley, à pénétrer en bonne posture à l'Assemblée générale, à enlever la majorité à Barnato, qui se voit réduit à signer, en mars 1888, un traité qui livre la Kimberley au contrôle de Rhodes, qui va pouvoir fondre les compagnies rivales en une seule, la *De Beers Consolidated Mining Company*.

Justement, en 1888, Rhodes ayant perdu, à son grand chagrin, son plus cher ami et secrétaire Pickering, reporte sa confiance et son affection sur un certain docteur Jameson, Ecossais venu dans le pays pour soigner sa santé et qui s'est fait une réputation méritée comme médecin. Jameson est un brillant et spirituel causeur, plein de ressources, d'invention, d'ingéniosité, fertile en expédients. C'est dans son cottage que Rhodes et Barnato discutent les statuts de la nouvelle société. Barnato ne vise que la fortune. Rhodes, sans le dire, a de plus vastes ambitions : il veut se servir de sa fortune pour exercer une action politique. Il introduit donc dans les statuts une clause qui autorise la Compagnie à exercer toute action politique jugée nécessaire. Barnato n'y comprend rien. Mais après une nuit passée en discussion, il conclut, éreinté : « En somme, puisque vous désirez tellement gagner au nord, le mieux est de vous passer cette fantaisie ! » Et comme des amis s'étonnaient qu'il eût cédé, il leur expliqua « Vous le connaissez, ce diable d'homme ! Vous n'êtes pas plutôt demeuré une demi-heure avec lui que, non seulement vous lui concédez tout ce qu'il veut, mais vous en arrivez à croire que vous avez toujours partagé ses opinions. Il n'en est pas d'autre au monde qui aurait pu m'amener à cette association, mais ce Rhodes vous tient pieds et poings liés. On ne lui résiste pas. Et, ma foi, on se sent avec lui ! »

Bref, la nouvelle société, dont Rhodes sera le président, contrôlera toute la production diamantaire de l'Afrique du sud, c'est-à-dire 90 % de la production mondiale. Cecil pourra maintenant se remettre à la politique. Il s'est du reste fait réélire député à Barkly-West. Et son attention se porte sur les vastes territoires du Métabéléland et du Mashonaland, situés au nord du Transvaal, au nord-ouest du Betchuanaland.

IV

Pour comprendre l'intérêt qu'il porte à cette région, il convient de se rappeler sans cesse *la ligne de force du Cap au Caire*. Tout ce qui coupe cette ligne et tend à y établir un barrage infranchissable s'oppose au rêve anglais transafricain, du sud au nord. Le Métabéléland est sur le tracé de la ligne, entre les possessions portugaises de l'ouest (Angola) et de l'est (Mozambique). Il est la route des Grands Lacs, vers lesquels, parallèlement, par l'Egypte et le Soudan, se dirigent les colonisateurs anglais.

Les Métabélés, de même race que les Zoulous, surveillent leurs frontières avec soin et ne laissent passer personne, sans un contrôle rigoureux et une permission en due forme. Les Boers ont toujours désiré exercer leur suzeraineté sur cette région de beaux pâturages. La Grande-Bretagne a eu quelque peine à empêcher Krüger d'établir son protectorat sur la région. Rhodes apprend, alors qu'il lutte encore contre Barnato, qu'un Boer se prépare à partir pour Boluwayo, capitale des Métabélés, avec le titre de consul du Transvaal qui pourrait bien cacher une emprise. Il part aussitôt pour Le Cap, voit le gouverneur Robinson et lui ouvre ses desseins : la route des Grands-Lacs, à la rencontre des conquérants anglais venant du nord. Il insinue que le Zambèze lui-même ne lui sera pas un obstacle.

Robinson conquis fait dire à Moffat, résident anglais au Betchuanaland, de négocier avec le chef des Métabélés un traité formel d'amitié, excluant toute autre influence que celle de l'Angleterre. L'affaire ne va pas sans difficulté. Les aventuriers blancs qui entourent Lo Benguela et le flattent, les jeunes guerriers noirs qui se méfient de cette amitié exclusive d'un grand pays, essaient de se mettre en travers des négociations. Mais Moffat tient bon et, le 11 février 1888, Lo Benguela signe le pacte désiré, en vertu duquel il s'interdit de livrer une partie quelconque de son territoire sans l'autorisation anglaise.

Rhodes se décide alors à brusquer les événements. Il est convaincu que le gouvernement anglais sanctionnera son action si elle réussit : il se souvient de l'histoire de l'empire des Indes. Ce qu'il veut, c'est grouper d'énergiques concours gagnés par la perspective des champs d'or du Métabéléland, et de s'appuyer sur eux pour entrer en possession du pays.

Il apprend, au cours d'un voyage à Londres, que deux compagnies se sont formées pour exploiter les régions qui, grâce à lui, viennent d'être placées sous le protectorat britannique. Sans retard, il forme une députation, la confie à son associé Rudd, et l'envoie auprès de Lo Benguela, à l'automne de 1888. Le grand chef se méfie de plus en plus :

« Tout sauvage qu'il est, écrit M. Oudard, aux trois quarts nu, couvert d'une simple peau de singe, le personnage a une stature imposante, un air plein de dignité. Il porte haut la tête et s'avance majestueusement appuyé sur une espèce de bourdon de pèlerin. Conscient de ses droits et résolu à les défendre, il n'est point autant le maître qu'il le voudrait, mais se figure encore l'être. Le monarque a souvent beaucoup de mal à contenir les bouillonnements brutaux de ses « jeunes hommes », toujours prêts à se jeter sur les proches colonies européennes pour s'y livrer au pillage et au massacre ; incidents qui pourraient peut-être un jour lui attirer des représailles et lui coûter son trône. Il ne lui est guère plus aisé de gouverner ses courtisans blancs, perpétuellement occupés à lui arracher des avantages et qui ne souhaitent que de voir se prolonger une anar-

chie favorable à leurs intérêts, ne montrent nulle bienveillance à l'égard des concurrents, fussent-ils des frères de race. »

Sa grande consolation, parmi tant de soucis, est de se griser au champagne.

Rudd, en présence des réalités, comprend combien Rhodes a raison. Ce qu'il faut faire, c'est arracher au souverain des concessions si larges qu'elles soient équivalentes à un protectorat, en faveur de la société que Rhodes et lui veulent créer. Pour y réussir, il faut de la patience, du cran, de la diplomatie. Rudd arrive à son but. Il a calmé les oppositions des « jeunes hommes », en leur promettant des fusils. En octobre 1888, la concession nécessaire à la société est accordée et scellée du Sceau officiel de l'Eléphant. Rudd se hâte de partir avec le précieux papier et Rhodes s'embarque pour l'Angleterre où il fera campagne dans les journaux pour prouver que l'intérêt du pays est que le Métabéléland soit soumis à une Compagnie à charte, dont il sera le directeur. Il absorbe les deux compagnies dont il avait craint la rivalité. Mais Mackenzie, son vieil adversaire, a fait lui aussi le voyage de Londres pour le combattre. Il le fait passer pour un homme peu scrupuleux, trop riche, trop ambitieux, en somme encombrant et immoral De fait, aux yeux des leaders de la Chambre des Communes et du *Times*, Rhodes n'est qu'un mangeur trop pressé, un goinfre, autant dire un forban. Ses manières un peu brutales, son insupportable orgueil expliquent en partie ce jugement excessif.

Rhodes ne lâche pas la partie. Il gagne à ses idées W. K. Stead, directeur de la *Pall Mall Gazette*. Patiemment, il recrute des partisans aux Communes et dans l'opinion. Le thème qu'il développe est toujours le même, mais il sait varier ses effets :

— Le Métabéléland, explique-t-il, est un pays immense et riche que la Couronne, grâce à la Compagnie à charte qu'il est prêt à établir, acquerra en peu de temps sans qu'il en coûte un penny au trésor. Qu'on calcule la fantastique économie que réaliserait l'Etat, en faisant l'acquisition gratuite d'une colonie indispensable à l'empire !

« Le plus implacable de ses ennemis est Joseph Chamberlain [5]. Administrateur hors ligne, orateur du plus haut talent, Chamberlain s'est constitué le défenseur au Parlement d'une foule d'idées nouvelles. Cet ancien fabricant de boulons, à la tête d'une fortune imposante, est un long homme maigre, très élégant, aux traits durs comme biseautés, qui retire rarement son monocle et arbore une orchidée à la boutonnière. Il n'en est encore qu'à la première des trois formes de sentiment qu'il éprouvera pour Rhodes : le mépris, la méfiance, l'admiration. »

Pour l'instant, Joë répète à qui veut l'entendre : « Trois choses me dressent contre Rhodes : 1° il a fait en trop peu de temps une fortune énorme, — 2° il est Afrikander, donc le contraire d'un impérialiste, — 3° il a donné 10 000 livres à Parnell [6]. »

[5] On sait que Joë est le père de M. Neville Chamberlain, Premier anglais actuel.

[6] Ce dernier grief était vrai. Parnell était le chef du parti *fenian* en Irlande. Rhodes voyait loin dans l'avenir : il croyait que l'*Home rule* en Irlande serait un premier pas vers l'*Imperial Home rule* étendu à toutes les colonies.

En attendant, Rhodes obtient le patronage de Grey, qui neutralise l'hostilité de Chamberlain.

Enfin, après six mois de démarches, de discours, de ruses, de conférences et d'articles de journaux, il fait triompher, le 29 octobre 1889, le principe de la Compagnie à charte. On lui donne en somme carte blanche. Il fixe à un million de livres le capital initial de la Société, divisées en un million d'actions. La *De Beers* prendra 200.000 actions. La *Gold Fields* apporte son soutien. Avec une diplomatie irrésistible, Rhodes a obtenu l'entrée, avec lui, dans les rangs de la direction de la nouvelle Compagnie, des ducs de Fife et d'Abercorn, hauts personnages de la Cour de la reine Victoria. Le nom donné à la Compagnie sera officiellement *Britisch South Africa C°*, et communément la *Chartered*. Le *Times* a changé de ton ; il vante la richesse des pays concédés. Tout le pays prend feu et flamme.

Rhodes est déjà reparti et ne perd pas son temps.

Evidemment, les difficultés ne sont pas toutes vaincues. Le plan de Rhodes est grandiose. Il veut faire du Métabéléland, qui bientôt portera son nom — *Rhodesia*, — non un simple champ à spéculations financières ou à exploitations minières, mais une véritable colonie de peuplement. Lo Benguela ne l'avait certes pas entendu de la sorte. Il croyait qu'il était sans importance pour lui que des mineurs étrangers vinssent creuser çà et là des trous dans son domaine. Mais une invasion massive de cultivateurs, d'éleveurs, de mineurs, l'exode de toute une population venant s'établir chez lui, c'était tout autre chose.

N'importe, Rhodes prépare l'exécution de son plan. Il sait qu'il a besoin pour cela des Afrikanders, solides gaillards, d'origine européenne batave, mais acclimatés depuis longtemps et endurcis à la rude vie de la brousse. Ce sera donc à eux qu'il s'adressera. Justement, les Boers sont divisés. L'obstination du vieux Krüger, qui refuse d'ouvrir son pays à un chemin de fer qui porterait les produits agricoles vers les marchés de Johannesburg, lui a aliéné bon nombre de ses frères de race. Hofmeyr, chef du parti afrikander ou *Bond*, est conquis aux idées de Rhodes. Celui-ci réserve au *Bond* 125.000 actions de la *Chartered* et il les écoule facilement. Pour mieux lier les Afrikanders à sa fortune, il obtient du ministère Spriggs, au Cap, l'ouverture immédiate de travaux de construction d'une voie ferrée du Cap à Mafeking.

Parallèlement à cette activité de Rhodes, se déroulent les démarches diplomatiques de l'Angleterre (qu'il appelle « grand'maman ») avec les puissances. Rhodes n'y prend aucune part, mais les suit avec passion. L'année 1890 est d'une particulière importance dans l'œuvre du partage de l'Afrique.

En effet, le 14 juin, l'Angleterre signe un accord avec l'Allemagne. Celle-ci reçoit pour sa part toutes les régions situées au nord du Mozambique, des côtes de l'Océan indien aux rives des lacs Tanganyka et Nyassa. Mais elle reconnaît le protectorat anglais sur les îles de Zanzibar et de Pemba d'une part, et sur les territoires placés entre le lac Nyassa et le Congo belge. La route du Cap au Caire demeure donc libre.

Le 17 juillet, un événement important s'est produit dans la vie de Rhodes : le ministère Spriggs est tombé, et tout le monde se récuse pour sa succession. Cecil Rhodes accepte de former le cabinet. Il est donc Premier ministre du Cap. Ce sera un ministre économique, car il oubliera le plus souvent de réclamer son traitement, il paiera maintes dépenses de sa poche. Il est vrai que l'on peut estimer son revenu annuel à un million de livres ! Et il ne tient à l'argent que pour le pouvoir.

L'un de ses premiers soins est de former, à ses frais, une petite armée de 180 pionniers résolus, dont il donne le commandement à un jeune homme de 23 ans, nommé Johnson, et il les envoie en plein Mashonaland, pour prévenir toute velléité des Boers dans cette région. La préparation de cette expédition avait commencé avant la chute du cabinet Spriggs et c'est pour cela que Rhodes ne l'a pas accompagnée. Mais c'est avec un profond soulagement qu'il apprend que la petite troupe est parvenue à s'établir, le 11 septembre 1890, au pied du mont Hampden, où elle construit un fort appelé Salisbury.

Les négociations anglaises ont abouti d'autre part à un double accord : l'un avec le Portugal qui, la mort dans l'âme, abandonne à l'Angleterre le Métabéléland et le Mashonaland, — l'autre avec le Transvaal qui, non moins à regret, déclare renoncer à toute extension au-delà du Limpopo.

Au comble de la joie, Rhodes, ayant mis en train son ministère, entreprend un long voyage d'inspection dans les régions virtuellement conquises. Au passage, il pousse une pointe jusqu'à Prétoria, capitale du Transvaal, et rend visite à Krüger. Il cherche à l'amadouer, fait miroiter à ses yeux l'intérêt qu'il aurait à s'emparer de Delagoa Bay, une fenêtre sur la mer. — Mais le port appartient aux Portugais. — Qu'importe ? insinue Rhodes.

— « Pardon, rétorque Krüger, qui ne fut pas toujours aussi scrupuleux, je n'ai point l'habitude de m'emparer de la propriété d'autrui... Bien mal acquis ne profite jamais. »

En réalité, c'est qu'il se méfie de Rhodes et non sans cause.

Après avoir vu de ses yeux les premières installations des pionniers de la *Chartered*, Cecil revient au Cap. C'est alors qu'il va achever de mériter son surnom de « Napoléon du Cap ». Il se révèle administrateur et animateur hors de pair. Il mène de front les affaires extérieures et intérieures. Il répond aux interpellations, surveille la police des indigènes, pousse rapidement son chemin de fer vers Mafeking, plante des poteaux télégraphiques jusque dans le Métabéléland [7].

Cependant les perspectives s'étendent encore pour lui. Par une suite de son accord avec l'Allemagne de 1890, l'Angleterre proclame, le 4 mai 1891, son protectorat sur le Nyassaland. Rhodes s'empresse d'ajouter mentalement et bientôt effectivement cette immense région, située au nord-est des territoires concédés à la *Chartered*, à tout ce qu'il considère déjà comme sien. Ces pays sont désolés par les esclavagistes venus de Zanzibar. Rhodes réclame et obtient l'introduction d'une police formée de Sikhs de l'Inde, soldats farouches et disciplinés, ne connaissant que leur consigne. Il finance de sa poche une expédition contre les négriers, supprime les razzias d'esclaves et rétablit partout l'ordre et la sécurité. A ce point de vue, il n'est pas niable qu'il prend très au sérieux son rôle de proconsul.

Dans le même temps, il refait le voyage vers le nord, visite le Mashonaland, pousse cette fois jusqu'au Barotseland, visite le grand chef de cette vaste région, située dans la boucle du Zambèze supérieur, et comme il craint que les Allemands, établis au nord du Mozambique, ne lui ferment la route le long du Tanganyka, il fait bâtir sur la côte sud de ce grand lac un fort minuscule, occupé par une garnison dérisoire, puis un second dans le voisinage, et il baptise ces forts des noms respectés des ducs de Fife et l'Abercorn. Cela suffit, pense-t-il, pour prendre possession du pays, pour engager et lier l'orgueil britannique, et planter le drapeau assez profond pour qu'on soit contraint de le défendre.

Le gouvernement britannique le trouve parfois encombrant, mais finalement le soutient. C'est ainsi que le Portugal, ayant élevé de vigoureuses protestations contre les entreprises de Rhodes, l'Angleterre défend la thèse de ce dernier. Et pourtant les raisons du Portugal étaient fortes. Il était admis que la possession du littoral par une puissance européennne donnait des droits sur l'hinterland. Or, les Portugais possédaient depuis des siècles, à l'ouest l'Angola, à l'est le Mozambique. Ils ne désespéraient pas de relier ces deux colonies placées vis-à-vis l'une de l'autre, en occupant la partie intermédiaire. Mais c'est justement cette région que Rhodes est en train de rafler, en obtenant des roitelets indigènes et du grand chef qui les domine, de vastes concessions au Barotseland. Avec une bonne foi discutable, il retourne contre les Portugais le principe de la possession de l'hinterland : il soutient que les domaines revendiqués par lui sont tout aussi bien l'hinterland de la colonie du Cap, à la seule condition que l'on considère la direction sud-nord et non est-ouest. Et finalement le Portugal doit s'incliner.

Ainsi, le Napoléon du Cap gagne à tout coup. Il a déjà établi des jalons sur le tiers sud de la ligne du Cap au Caire. Mais il a deux adversaires gênants sur sa route : au Transvaal, le vieux Krüger qui a vu constamment d'un mauvais œil l'encerclement dont son pays est l'objet, — au Métabéléland, le chef indigène Lo Benguela, dont la souveraineté est de plus en plus réduite à une apparence.

Nous verrons plus loin les suites de ces inimitiés. Arrêtons-nous un instant pour dessiner le portrait de Cecil Rhodes.

V

Physiquement, Rhodes est une sorte de géant, musclé, bien en chair, qui mesure près d'1 m. 80. Ce n'est qu'avec l'âge qu'il prend un peu d'embonpoint. Sa démarche a pourtant quelque chose de lourd. Les cheveux sont abondants et bouclés,

[7] Il trouve le temps de s'acheter enfin une résidence ; il n'en avait pas jusque-là et avait connu tous les genres d'installation : abris, tentes, cahutes, chambres d'hôtel, logis de passage et de hasard. Il aura désormais un palais magnifique, aux environs du Cap, à Rondebosch.

d'un blond clair comme la moustache peu fournie et tombante. Le visage est rond, plein, reflétant la vigueur ; la mâchoire forte, la lèvre épaisse, l'œil bleu assez méprisant. Il se déride volontiers et paraît alors plein de bonhomie, mais son expression la plus habituelle reste la rudesse. Il a toujours eu un air de dignité qui en impose. Parce qu'il avait un doigt ankylosé à la main droite, il est gaucher et garde le plus souvent les mains dans les poches. Ou bien, en parlant, les coudes écartés, il se frotte les côtes du haut en bas. Sa mise est toujours négligée. Ses armoires sont pleines de pantalons neufs de flanelle ou de complets propres, mais il n'en change presque jamais. Dans les très grandes occasions seulement, il arbore un melon brun ; d'ordinaire, il est coiffé d'un feutre mou et cabossé. Il n'a jamais d'argent sur lui, pas de bijou, pas de montre. Sans être avare, il a des traits inouïs de mesquinerie. Ses hommes de confiance ont souvent des rebuffades à essuyer, mais il se montre large, paie leurs notes de bar, leur accorde fréquemment la permission de se faire un chèque respectable. Après chaque algarade, il conclut régulièrement par cette question : « Avez-vous besoin d'argent ? »

Ses ennemis lui reprochent des excès de boisson, mais c'est une calomnie. Il est gros mangeur, certes, mais ne boit qu'aux repas et reste toujours dans les limites usuelles. Le luxe le laisse indifférent, bien qu'il ait su aménager de façon féerique son palais de Rondebosch, auquel il préfère du reste le petit cottage maritime de Muyzenberg, où il ira mourir.

Au moral, son ancienne timidité a complètement disparu. Ses succès ont développé en lui un orgueil immense, exaspéré, maladif, qui se traduit par un goût d'autorité poussé jusqu'à la tyrannie. Son caractère est cassant et brutal. Il blesse beaucoup de monde et ses plans rencontreront souvent, en dépit de leur excellence, des oppositions provenant de son insupportable volonté de pouvoir sans limite. Il faut que chacun se plie à ses moindres désirs. Et, chose plus grave, lacune plus déplorable, son orgueil s'abaisse jusqu'à la vanité : il veut être encensé, adulé, courtisé, et il lui faut constamment des gens à rudoyer, à bafouer, à turlupiner. Il vit donc entouré d'aventuriers, de personnages douteux, qui le flattent grossièrement et le « tapent » abondamment, ce qui éloigne des amis plus sûrs et plus sincères.

Il est très vindicatif et n'oublie jamais une injure. Il attend ses adversaires, comme l'on dit, « au tournant » et se venge sans pitié.

Sa grande ruse consiste à dire et à répéter sur tous les tons qu'il est carré en affaires, qu'il estime que la franchise totale est toujours la meilleure diplomatie. En réalité, chez lui, tout est calculé : sa feinte bonne humeur, ses colères, ses aveux, ses confidences, ses propos simples et persuasifs. Il excelle à prendre l'adversaire par ses manies et ses faibles.

Il a parfois des roueries énormes, qui ressemblent à des farces monstrueuses, mais toujours profitables pour lui [8]. Au surplus, il avoue cyniquement ses manœuvres troubles quand elles ont réussi. Il ne fait aucun effort pour se concilier les sympathies ou quémander l'indulgence. Il ne lui arrive jamais de « plaider coupable ». Il se moque de l'opinion, parce qu'il sait la retourner. Les pires menaces de ses ennemis le laissent froid : il n'a peur de rien et montre, quand il le faut, un courage physique qui n'est qu'une peur domptée à force de volonté.

Il a le sens inné du commandement, ce que l'on nomme aujourd'hui : un dynamisme irrésistible. Il a le coup d'œil, la décision instantanée, la présence d'esprit infaillible, un pouvoir de concentration étonnant. Comme à Napoléon, il lui arrive d'étonner par ses connaissances chaque expert sur son propre terrain. Comme Napoléon encore, demandant à ses généraux le nombre de leurs hommes ou de leurs canons en service, et les confondant d'un mot quand ils ne pouvaient lui répondre, il aime à demander brusquement à l'un de ses secrétaires chargés de telle négociation le nombre des titres engagés. L'autre, souvent, pris de court, hésite, ânonne, s'embrouille. Mais lui, souriant et sarcastique, rétablit les chiffres exacts et les énonce d'une voix nette et sûre. Il porte ainsi dans sa tête toutes ses affaires, si enchevêtrées pourtant.

Il n'est jamais arrêté par des scrupules de conscience. Sous ce rapport, la philosophie religieuse qu'il a adoptée étant jeune, lui donne de grandes commodités. Il refait Machiavelli dans le domaine financier et économique :

> « Pour lui, écrit M. Oudard, existent deux morales : l'une destinée aux ouailles du troupeau et l'autre aux chefs, laquelle se résume à n'en avoir aucune et à agir selon les circonstances. Il le pense et l'avoue à ses confidents. Cet homme d'une haute intelligence, d'une culture solide, découpe ses principes en formules des plus triviales : « Qui veut la fin veut les moyens » ; « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs » ; « Tout le monde commet des erreurs, même les hommes de génie, Napoléon lui-même », tranche-t-il en se frottant les mains après s'être trompé, pour conclure : « Il

[8] En voici un exemple frappant :

C'était au temps de sa lutte contre cet autre forban qui se nommait Barnato. Celui-ci sentait que Rhodes avait besoin de gagner du temps et il le menaçait de jeter sur le marché une grande quantité de diamants, pour faire baisser les cours. Il avait donc, en grand secret, opéré un tri très minutieux de ses pierres, les avait étalées par catégories sur ses tables, selon leur teinte, leur eau, leur grosseur et leurs défauts. Puis, en présence de ces tables, il avait convoqué Rhodes, qui voulait lui parler et discuter avec lui. Barnato espérait, par le spectacle de tant de diamants prêts à la vente, intimider l'adversaire. Rhodes venait au contraire pour persuader au Juif que leur commun intérêt était de ne pas laisser s'effondrer les cours. En entrant dans la pièce, il comprit l'intention de l'autre. La colère lui monta au nez. Les arguments perfides de Barnato mirent le comble à sa fureur. Mais se dominant, il lui dit sur un ton bonhomme, distrait et cordial :

— « Quelle avance vous avez prise ! C'est formidable, mon cher, ce que vous avez réuni là ! Je parie que vous en avez un plein seau. Tiens ! Je n'ai jamais vu, moi, un seau plein de diamants. Si je ne me trompe dans ma prévision, je vous l'achète à votre prix. »

Et tout en prononçant ces phrases, il se dirige vers un seau aperçu dans un coin, s'en saisit et, avant que Barnato ait pu esquisser un geste, il balaie de la main, précipitamment, toutes les pierres pêle-mêle dans le seau. Le travail acharné de trois semaines était anéanti. Cela lui donnait le temps dont il avait besoin et supprimait l'avance de son terrible rival !

Ce n'est là qu'un épisode, mais qui prouve qu'il est difficile à rouler et que quiconque s'imagine y être arrivé s'aperçoit bien vite que son triomphe était truqué et que ce « diable d'homme » ne lui a permis une victoire d'un jour que pour mieux l'écraser.

n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se mettent pas le doigt dans l'œil. »

Par ailleurs, il n'a qu'une médiocre idée des hommes. Il répète volontiers, comme jadis Robert Walpole : « Tout homme a son prix ». Il est convaincu qu'avec de l'argent on peut acheter n'importe qui.

Son langage est volontiers gai, comique ; il a la plaisanterie facile, descend jusqu'à ce que les Anglais nomment *practical joke*, « le mauvais tour », analogue à celui que nous citions plus haut. Mais il a horreur des gros mots à double sens, et des sous-entendus graveleux, sans se priver toutefois de jurer à longueur de journée. Il a des moments de gentillesse conquérante, d'autres moments d'égoïsme et de brutalité haïssables. Il suscite des enthousiasmes et des inimitiés pareillement formidables. Il ment avec impudence, dès que cela lui semble utile. Il ne recule devant aucune méthode, aucun procédé de succès, même vil. Est-il descendu jusqu'au crime, jusqu'à l'infamie, comme ses ancêtres spirituels, les conquistadors du XVI^e^ siècle et les émules de César Borgia ? On l'a affirmé et il n'est pas sûr que cela soit une calomnie. Ce Napoléon a eu son « duc d'Enghien » sur la conscience [9].

Reste le chapitre de ses mœurs. On a vu qu'il dédaignait les femmes. Il devait confesser n'avoir jamais rencontré la femme qui eût pu habiter avec lui dans la même maison. Il avait demandé à plusieurs reprises en mariage une jeune fille du Cap ; elle résista toujours à ses avances et épousa plus tard un simple capitaine anglais. Il ne lui en garda aucun ressentiment et resta lié avec le ménage. Il aurait jeté aussi les yeux sur une femme de couleur de grande beauté et fille d'un grand chef, mais la chose n'eut pas de suite. Un jour qu'il était reçu par la reine Victoria, elle lui dit :

— « On m'a dit, M. Rhodes, que vous avez la haine des femmes ?

— « Comment pourrais-je haïr un sexe auquel appartient Votre Majesté ? » répliqua galamment Cecil. C'était bien trouvé, mais ne prouvait rien.

Il semble avoir dit la vérité en expliquant à son secrétaire la nature de son éloignement pour les femmes : — « Non, je ne les déteste pas. Mieux, je les aime. Il me déplaît seulement de les avoir tout le temps à papoter et brailler autour de moi. Voilà tout ! »

Peut-être aurait-il pu dire, commme Herbert Spencer, son aîné de 33 ans, mais qui devait mourir seulement un an après lui : — « Une qui a eu de la chance, c'est celle que j'aurais épousée ! »

L'excuse d'un tel homme, c'est l'ambiance où il a vécu, le siècle matérialisé, la griserie des affaires et des succès, les milieux à demi sauvages qu'il avait dû traverser. Qu'il s'agisse d'un Clive ou d'un Warren Hastings, il est impossible de n'être pas partagé entre l'admiration et la réprobation. Cecil Rhodes était de leur race. Nous aimons tout de même mieux un Galliéni et surtout un Lyautey...

[9] « A-t-il réellement ordonné de faire étouffer vivants dans une caverne une centaine de sauvages basoutos insurgés ? Est-ce lui qui, pour se débarrasser d'un jeune homme coupable d'avoir diffamé sa compagnie minière, fit frauduleusement cacher, dans le logis du gêneur, des diamants prétendus volés et le vit sans remords condamné aux travaux forcés ? Le terrible, c'est qu'il soit impossible de l'en déclarer incapable. »

VI

Au mois de juillet 1893, Cecil Rhodes recevait de son ami Jameson un télégramme lui exposant que Lo Benguela vient de se livrer à une agression inadmissible contre le Mashonaland. Rhodes ne lui adresse qu'une brève réponse : « Lisez Saint Luc, XIV, 31 ». Jameson ouvre sa Bible au passage indiqué et trouve les lignes suivantes : « Qui est le roi qui, marchant pour livrer bataille à un autre roi, ne s'assied tout d'abord et ne se demande s'il pourra avec dix mille hommes aborder celui qui vient à lui avec vingt mille ? »

Jameson répond de nouveau qu'il a pris connaissance de ce texte et qu'il a sommé les Métabélés d'évacuer le territoire envahi. La guerre des Métabélés est commencée. Rhodes, inquiet, vend à perte 40.000 actions de la *Chartered* et part au secours de Jameson. Il s'agit, avec environ 1000 Européens, de battre environ 15.000 sauvages très braves. Mais on ne peut pas reculer. De fait, Lo Benguela est battu en plusieurs rencontres et s'enfuit. Le reste de son armée, encore très redoutable, est massé sur une hauteur non loin de Fort-Salisbury. Avec une audace admirable, Rhodes se rend seul à leur campement et demande avec autorité si, oui ou non, ils veulent définitivement la guerre. Impressionnés par son courage, les vieux chefs jettent à ses pieds leurs sagaies et se soumettent. Rhodes devait avouer plus tard que jamais il n'avait éprouvé une pareille « frousse » qu'en faisant cet acte de folle témérité ! Bel exemple de victoire de l'esprit sur la matière !

La guerre était finie. Lo Benguela, traqué partout, mourait deux mois plus tard. Le 4 novembre 1893, les troupes de la *Chartered* occupaient Bulawayo, où s'installait le D^r^ Jameson.

Au comble de la popularité, Rhodes croit le moment venu de tâter de nouveau le vieux Krüger. En novembre 1894, il se rend à Prétoria.

« Le vieux président, toujours vêtu de son ample redingote taillée à coups de serpe, le reçoit dans le minuscule salon de son cottage, les pieds dans des chaussons, un vaste crachoir placé à côté de lui, et, comme il en a l'habitude aux heures d'audience, sans s'arrêter de gratter et de frotter sa collection de pipes. »

Rhodes veut obtenir un abaissement des tarifs douaniers en Transvaal. A quoi bon élever si haut des barrières économiques ? dit-il. La sagesse ne commande-t-elle pas, au contraire de les abaisser avant de les supprimer, pour aboutir à l'union au moins économique sinon politique entre les pays voisins ?... « Vous êtes très fort, M. Krüger, mais il y a des forces plus fortes auxquelles on ne résiste pas ! »

En effet, le Transvaal est entouré de voisins qui marchent ensemble. Un simple ajustement des tarifs apporterait la prospérité au Transvaal lui-même et une détente générale. Mais Krüger ne veut pas mettre le doigt dans l'engrenage. Il veut l'indépendance politique et la croit fondée sur l'isolement économique. Il répond seulement par son « *non* » catégorique, tout en feignant de s'absorber dans le curage d'un fourneau de pipe !

En repartant, Cecil Rhodes exhale sa mauvaise humeur : « Quelle vieille mule ! » s'écrie-t-il.

A peine rentré au Cap, il part pour l'Angleterre avec Jameson. En de multiples conférences, il ex-

pose ses propets et les fait acclamer. Le 2 février 1895, la reine Victoria le nomme membre du Conseil privé. En mai, une décision gouvernementale vient le remplir d'orgueil : tous les territoires de la *Chartered*, qu'il a créée, le Mashonaland, le Métabéléland, le Barotseland, en un mot toute la région qu'il avait « peinte en rouge », prenait le nom de *Rhodesia*. A cette heure glorieuse, Rhodes a 42 ans. Et il est à la veille de la chute.

Son grand adversaire demeure Krüger. C'est que ce vieux paysan madré ne croit pas au Progrès. Il a résolu de conserver son pays à la vie pastorale, de le garder pour sa race, sans mélange de sang, de le fermer à l'industrie et aux étrangers. Rhodes, devant son obstination, perd patience. Il le traite avec dédain et mépris. Il songe à recourir à la violence, puisque ni la douceur ni la ruse n'ont réussi. Krüger, au courant de ses propos, s'endurcit de plus en plus dans sa résolution. Rhodes, atteint de faiblesse cardiaque, croit qu'il lui faut se hâter s'il veut aboutir avant de disparaître, et il n'admet plus de résistance à ses desseins. Krüger se refuse à laisser passer la voie ferrée sur son territoire. Il se refuse à concéder les droits politiques aux *Uitlanders*, c'est-à-dire aux étrangers, en majorité britanniques, groupés dans « l'Union nationale du Transvaal ». Cependant il lui est impossible d'arrêter l'afflux de ces étrangers attirés par les mines d'or. Leur nombre dépasse celui des Boers, 100 000 contre 60.000, et dans les villes ils représentent les neuf dixièmes de la population.

Johannesburg surtout se montre irritée. Quand le président y fait une apparition, la foule menace sa voiture et piétine le drapeau du pays. Malgré cela, Krüger tient bon. Il achète des fusils et des canons, cherche des alliés et des appuis, engage des pourparlers avec l'Etat libre d'Orange, son voisin, peuplé de Hollandais aussi, envoie un de ses ministre à l'empereur d'Allemagne, Guillaume II. Le gouverneur du Cap, sir Robinson, prend de son côté des précautions militaires. Visiblement, on va à la guerre de part et d'autre.

Krüger ne s'intimide de rien. Il frappe de droits d'entrée considérables la dynamite indispensable aux travaux des mines. La *Gold Fields* et les compagnies similaires protestent. Les industriels consultent le Cap. Rhodes est de plus en plus convaincu que le conflit avec Krüger est sans issue et il tend à profiter du mécontentement des Uitlanders, qu'il n'a pas provoqué, mais qu'il approuve, pour faire sauter la résistance du président. Il lui vient à la pensée d'encourager, d'appuyer même un soulèvement des étrangers au Transvaal. Il en parle à Jameson, alors administrateur de la Rhodesia méridionale, qui adopte ses idées et propose de recruter des partisans. Evidemment, pour un premier ministre du Cap, il s'agit là d'un acte de véritable brigandage ! Mais Rhodes n'est pas arrêté par les scrupules. Dès ce moment, la contrebande des armes commence. Le recrutement des volontaires de Jameson s'opère à proximité de la frontière boer.

On est en été 1895. En juin, le cabinet Rosebery est tombé en Angleterre, faisant place à un cabinet Salisbury, dans lequel le poste de ministre des Colonies est donné à Joë Chamberlain. On a dit quelle était l'aversion de Joë contre Rhodes au début. Mais maintenant, de l'aversion il est passé à l'admiration. Les deux hommes, du reste, se dupent curieusement l'un l'autre. Rhodes s'est bien gardé de parler à Chamberlain de ses louches projets de rébellion fomentée au Transvaal ; mais il a tâté le terrain et acquis la conviction qu'une « Révolution » au Transvaal ne serait pas faite pour lui déplaire. Et cela l'encourage fort. Il demande à Chamberlain de transférer le protectorat du Betchuanaland au gouvernement du Cap. Et comme on lui refuse cette demande exorbitante, il sollicite au moins l'octroi d'une bande de terrain, le long du Transvaal, pour son chemin de fer. Chamberlain, sans prévoir la suite, concède ce point. Mais Rhodes se dupe à son tour en prenant cette concession pour une autorisation tacite de faire ce qu'il a envie de faire au Transvaal.

Au Cap et autour de Jameson, c'est désormais une fièvre de préparatifs. La date du soulèvement est fixée au 28 décembre 1895. Jameson promet aux Uitlanders 5.000 fusils et un million de cartouches. Il ajoute qu'il viendra en aide aux rebelles avec 1500 hommes, au signal convenu, et muni de mitrailleuses Maxim. La contrebande des armes se fait activement, au moyen de fûts de pétrole où sont cachés les fusils, sous des chargements de charbon destinés aux mines. Les conjurés forment « la Nouvelle Compagnie » et se nomment « les souscripteurs ». Rhodes abandonne la conduite de l'affaire à Jameson qui voit trop grand. Au lieu des 1500 hommes promis, il n'en a réuni que 600. Les experts militaires dont il s'entoure manquent d'expérience. Les conspirateurs de Johannesburg hésitent. Krüger laisse entendre qu'il est averti de ce qui se trame. Il a annoncé, sur un ton d'ironie, « qu'il ne faudrait pas le prendre pour plus naïf qu'il n'est et qu'il ne dort jamais que d'un œil. » Jameson, dans l'attente, piétine. Mais Rhodes lui envoie télégramme sur télégramme pour le retenir jusqu'au moment où le soulèvement attendu aura éclaté. Jameson ne voit cependant dans ces injonctions qu'une façon de cacher le jeu de Rhodes aux yeux du gouvernement anglais. A force de ronger son frein, il n'y tient plus. Le 28 décembre, l'insurrection annoncée n'a pas lieu. Mais le lendemain, Jameson harangue ses hommes, leur lit une lettre d'appel qu'à tout hasard il s'était fait adresser par le comité insurrectionnel de Johannesburg, le 20 du mois. Puis il donne ses ordres :

— « A cheval ! commande-t-il. Ne craignez rien. Nous allons enlever cela rondement. Un rien, vous dis-je ! »

Avant de sauter en selle, on boit au succès, le wisky coule à flots, au point que l'homme chargé de couper la ligne télégraphique de Prétoria se trompe et coupe les fils marquant la limite d'une ferme !

Jameson a envoyé à Rhodes un télégramme annonçant sa décision. Stupéfait, le Premier ministre du Cap rédige une réponse lui interdisant de bouger. Mais c'est dimanche, le télégraphe est fermé. Quand le trafic reprend, on s'aperçoit que Jameson a fait couper la ligne, — et cette fois elle est bien coupée ! — pour ne pas recevoir de contreordre. Rhodes alors s'effondre. De Mafeking, on lui envoie un exprès qui le trouve affalé dans un fauteuil et comme foudroyé :

— « Oui, oui, c'est bien vrai ! dit-il. Mon pauvre Jameson a culbuté ma charrette de pommes ! » (expression anglaise pour dire : il a ruiné mes espoirs).

— Mais vous pouvez encore l'arrêter !...

— Pauvre vieux Jameson ! bégaye tristement Rhodes. Après vingt ans d'amitié, il marche d'autorité et voilà qu'il me coule à fond ! Non, je ne puis le retenir. Il est trop tard et, d'ailleurs, je ne puis marcher contre lui et le démolir !... Il a bien culbuté ma charrette de pommes ! »

La nouvelle inattendue de ce que l'on appellera le *raid de Jameson* retentit comme un coup de tonnerre en Angleterre et dans le monde entier. L'émotion à Londres est formidable. Chamberlain câble à Robinson pour s'informer et pour ordonner de désavouer Jameson. Aussitôt le gouverneur demande ce désaveu à Rhodes qui le lui refuse et attend jusqu'au 5 janvier pour envoyer sa démission.

Rhodes, dans l'intervalle, s'est ressaisi. Il a câblé en Angleterre le texte de l'appel des Uitlanders, que lui avait envoyé Jameson. Il a même fait annoncer un faux succès du raid. Mais bientôt la vérité est connue : Jameson, cerné par le général boer Joubert, s'est rendu piteusement, à Doornkop, le 2 janvier. Aucun mouvement ne s'est dessiné en sa faveur à Johannesburg. L'aventure tourne au grotesque. Guillaume II adresse un télégramme de félicitations à Krüger. Le gouvernement britannique, qui n'aime pas qu'on lui fasse la leçon, alerte sa flotte. Au Cap, l'indignation contre Rhodes est à son comble, surtout parmi les membres du parti afrikander. Hofmayer, un ami de quinze ans, lui demande une explication et exige un désaveu de Jameson :

— « Je ne fais point de ces choses-là, réplique Rhodes qui se raidit orgueilleusement. Jameson est mon vieil ami. Je ne lâche pas mes amis. »

C'est la rupture entre lui et le *Bond*, dont Hofmeyr est le chef.

Cependant le gouvernement du Transvaal a rendu aux autorités britanniques, pour être jugés par elles, les soldats et officiers subalternes engagés dans cette mésaventure. Il a traduit devant une Cour martiale les chefs principaux et ils ont été condamnés à mort. Parmi eux se trouve le propre frère de Rhodes, Frank. Heureusement Luisa, leur sœur, intervient auprès de Krüger pour tous les coupables et obtient que leur peine soit commuée en une amende de 25.000 livres par tête. Rhodes paie sans compter. Il paie tous les frais de l'expédition, ceux des campagnes de presse, ceux des procès. Il en aura pour 7 millions de francs-or. Mais ce qui l'ulcère, ce n'est pas cette perte d'argent, c'est la perte de l'affection du peuple, qui le vénérait comme un dieu. Il ne compte plus à la Chambre des représentants. Il se voit contraint d'abandonner la présidence de la *Chartered*, de la *de Beers*, de la *Gold Fields*, de tout ce qu'il a fondé ! Le Napoléon du Cap n'est plus rien.

Mais s'il a eu un moment de faiblesse, lors de la première information du raid, il s'est ressaisi et fait crânement front contre tout et tous. Il part pour l'Angleterre et rend visite à Chamberlain. Ce qui lui importe, c'est de sauver son œuvre, même en démissionnant de tout. Il sait bien que, président ou non président, ses sociétés ne vivront toujours que par lui.

Voici pourtant une nouvelle plus grave. Albert Grey, qui a remplacé Jameson comme gouverneur de la Rhodesia du sud, câble que les Métabélés, au nombre de 15.000, cernent Bulawoyo. Rhodes, en revenant au Cap, consulte en Egypte Kitchener sur les moyens de conduire cette guerre difficile, Il débarque à Beira, en Mozambique portugaise, avec 200 ânes achetés au Caire et qui lui seront fort utiles, étant rebelles aux épizooties qui sévissent en Rhodesia. Pendant ce temps, Grey a organisé la résistance. Il a battu les Métabélés. Mais ces rusés sauvages, au lieu de faire la paix, renoncent à la bataille en rase campagne pour faire la guérilla, cent fois plus redoutable, parce qu'elle ne permet pas de leur infliger une défaite décisive. Rhodes cherche à traiter, mais le plus malaisé est de trouver un intermédiaire. On finit par mettre la main sur une grand'mère de Lo Benguela. Rhodes demande une palabre et il l'obtient en allant presque seul au rendez-vous. Les sauvages paraissent menaçants, mais à trente mètres des blancs ils jettent leurs armes. Rhodes leur offre des ballots de tabac. Puis, les pourparlers continuent, interminables. Rhodes converse familièrement avec les sauvages, qui finissent par le considérer comme un père. Enfin, le 13 octobre 1896, la dernière palabre a lieu. Rhodes se montre généreux ; il fait aux chefs de beaux présents, leur promet un million de sacs de farineux pour remplacer les récoltes qu'ils n'ont pu faire. Moyennant cela, les chefs acceptent de se soumettre à l'administrateur britannique, qui leur servira de chef supérieur.

Pendant ce temps-là, à la Chambre du Cap, la Commission d'enquête achevait son examen des circonstances du raid Jameson et concluait à un blâme contre lui, mais en reconnaissant qu'il n'en portait pas directement la responsabilité. Mais du Cap la question doit être portée au Parlement anglais, et Cecil part pour aller là-bas, selon son mot, « affronter la musique ».

« Les juges le voient entrer le matin mal habillé et se diriger, la démarche lourde et maladroite, la tête basse, l'œil éteint, vers la petite table réservée à l'accusé. Aux premières questions, il répond pauvrement ; il hésite, cherchant ses mots, ses idées, ses arguments. Les secrets partisans qu'il compte dans le grave aréopage s'inquiètent et s'effraient. Vers quel naufrage s'achemine leur héros ? Ceux qui ne le connaissent pas cachent avec effort le mépris que le personnage leur inspire. Est-ce vraiment cet être piteux qu'on a surnommé le Napoléon du Cap, qui a excité là-bas tant d'enthousiasme et de dévouement, exercé une autorité dictatoriale, conquis la Rhodesia ? »

Mais comme ils se trompent tous !... S'il a l'air passif, somnolent, c'est qu'il étudie le terrain, épie les juges et médite un tour de sa façon. De fait, l'après-midi, ce n'est plus le même homme. Le voici devenu brillant, animé, combatif. Il regarde ses juges en face. Bientôt, il renverse les rôles. Ce n'est plus lui que l'on questionne : il interroge, il se fait accusateur, il reproche aux parlementaires d'avoir été cause de tout avec leur fameux mot d'ordre : « *Wait and see*, voir venir ! » Agacé par ces algarades, l'un des commissaires l'accuse d'avoir fait du raid une affaire de spéculation, puisqu'il a vendu à perte des milliers d'ac-

tions de la *Chartered*. Rhodes toise l'adversaire et réplique fièrement :

— « Oui, j'ai vendu mes titres. Mais c'était pour avoir de l'argent comptant et payer de ma poche la reconstitution de mes lignes télégraphiques saccagées. »

Durant cinq jours, l'audition se poursuit. Mais si l'on ne peut éviter un blâme théorique et platonique à Rhodes, tout de même il est clair que Cecil a gagné à son pays un immense territoire d'une richesse incalculable, un véritable Empire. Bref, on ne lui enlève même pas son titre de conseiller privé de la couronne.

Absous en somme, il retourne en Afrique, bien décidé à reprendre l'exécution de ses desseins. Il y trouve un nouveau gouverneur, Alfred Milner, avec qui il s'entendra admirablement. Il s'occupe immédiatement de la construction de son chemin de fer et de la pose de la ligne télégraphique du Cap au Caire, ainsi que de l'organisation de sa chère Rhodesia. Il pousse à la création, dans cette vaste région, de grandes fermes. Lui-même en acquiert deux : l'une de 100.000 acres (environ 50.000 hectares) à Inyanga, dans le Mashonaland oriental, l'autre, presque aussi vaste, à Westacre, au milieu des collines Matoppoe, en plein pays matébélé. Mais il ne lui suffit pas d'avoir des domaines, il prétend en faire des fermes modèles. Dans la première, il introduit des espèces bovines achetées en Argentine et en Australie, afin de les acclimater en Afrique si possible ; il se livre à toutes sortes d'essais sur les chèvres et les moutons. Dans la seconde, on étudie l'avoine, le maïs, la betterave, les pommes de terre, la luzerne. On élève le cochon, la volaille, les autruches ; on plante de la vigne et des arbres fruitiers par milliers. A la tête de l'exploitation, Rhodes a mis un spécialiste des fruiteries de Californie, poires, pommes, prunes, abricots, pêches, oranges, raisins, un certain Pickstone. Dans quelques années, il pourra exporter en Europe des tonnes et des tonnes de fruits.

De plus, Rhodes organise le tourisme vers sa ferme de Westacre, d'où l'on a des vues magnifiques. Il installe un hôtel, attire les voyageurs et les travailleurs. Le Métabéléland deviendra une terre prospère et paisible. Pour améliorer l'habitation, il recherche des gisements de terre glaise, crée des briquetteries-tuileries, se fait constructeur de villas. Il élève une gare à Bulawoyo, que vient d'atteindre son chemin de fer du Cap, progressant vers le nord, depuis Mafeking, de plus de 700 kilomètres. Presque en même temps, la ligne de Beira à Salisbury, au Mashonaland, s'ouvre jusqu'à Umtali. Mais comme les ingénieurs avaient de la peine à faire passer la ligne à Umtali, Rhodes n'hésite pas : il déplace la ville de 17 km. et indemnise les propriétaires.

Cependant Londres le supplie de s'arrêter au Zambèze, alors que son ambition est de pousser jusqu'au Soudan que Kitchener vient de conquérir. Il poursuit donc la construction de son télégraphe bien au-delà du Zambèze, jusque vers le lac Tanganyka. En avril 1898, plusieurs centaines de kilomètres de fils sont posés, en avant du chemin de fer, qui suivra plus tard. Le même mois, Rhodes reprend sa place à la *de Beers*, puis à la *Gold Fields*, en perfectionne l'activité, crée une fabrique de dynamite pour s'affranchir des compagnies spécialisées, établit un sanatorium à Kimberley, insiste auprès de Milner pour rendre plus humaine la condition des indigènes. Bref, il sent que son temps est limité, car sa santé est gravement atteinte. Il veut agir et faire vite. Au printemps de 1898, on lui rend les leviers de commande de la *Chartered*. Il ne lui manque plus que de reconquérir le pouvoir. Il se jette donc à corps perdu dans la campagne électorale de juin 1898, ouvre de larges crédits à ses candidats, fonde le parti progressiste contre le *Bond* qui est favorable à Krüger. Il reste dans sa circonscription de Barkly West, où il est fort combattu mais où il veut vaincre à tout prix. Et il remporte un succès éclatant, bien que, dans l'ensemble, son parti progressiste soit battu.

Pressé par la maladie, il bouscule ses ingénieurs pour la construction de son chemin de fer jusqu'à Abercorn, au-delà du Nyassaland. Son télégraphe atteint le Tanganyka. Mais, pour se relier au Soudan anglais, il lui faut s'entendre soit avec les Allemands, soit avec les Belges. Il décide de rendre visite à Guillaume II, à Léopold II, à Kitchener. Il commence par ce dernier, au début de 1899, et obtient de « l'homme d'acier et de silence » une promesse qui le rassure. Kitchener l'a compris et ne trahira pas son attente. En mars Cecil est à Berlin, où l'Empereur l'accueille avec empressement, mû par une extrême curiosité pour un tel homme, le plus riche de l'univers et le conquérant d'un pays deux fois grand comme l'Allemagne.

Mais comme Guillaume II lui promet que sa ligne, dans l'Est-allemand africain, sera prête dans deux ou trois ans, Rhodes lui réplique tranquillement :

— « Non, *monsieur*, votre chemin de fer ne sera pas prêt dans trois ans. Je ne sais pas ce que font vos Allemands en Allemagne, mais, en Afrique, ce sont les gars les plus léthargiques que j'aie jamais vus et je suis sûr qu'il leur faudra des années avant même de poser un rail [10]. »

Après Berlin, Bruxelles. Léopold II l'invite cordialement à déjeuner, l'écoute froidement, mais répond de façon si prudente que Rhodes, médusé, s'écrie en sortant : « Cet homme-là, c'est Satan, Satan, vous dis-je ! »

Une seconde entrevue demeure sans résultat. Rhodes ne parlera plus du roi belge sans horreur : « Ce roi, dit-il, est un vrai Juif ! »

Mais enfin, contre quelques concessions de Londres à Berlin, il a obtenu la permission de planter ses poteaux sur le territoire de l'Est-africain allemand. Il peut déjà calculer, à un penny près, le coût de la future ligne de chemin de fer du Cap au Caire, de l'entretien du personnel, le prix à faire payer pour chaque télégramme, le dividende à distribuer aux actionnaires.

L'une de ses plus grandes joies, à lui qui avait tant travaillé dans sa jeunesse pour obtenir ses

[10] Avant de se retirer, il risque un trait plus piquant encore :

— « En m'en allant, dit-il, je dois vous remercier pour votre télégramme à Krüger. Vous m'aviez vu, *monsieur*, fourré dans une méchante affaire et revenir à la maison pour me faire fouetter par « Grand-Maman », comme un mauvais garnement que je suis. Alors vous avez bien voulu vous interposer. Vous avez envoyé le télégramme et c'est vous qui avez reçu le fouet à ma place ! »

grades à Oxford, c'est d'être promu, en même temps que Kitchener, Docteur en droit civil *honoris causa*, en une manifestation qui lui va au cœur :

— « J'ai foi, dit-il dans son discours de remerciement, en la justice de mes compatriotes et j'en vois un signe avant-coureur dans l'accueil que je reçois en mon vieux collège ! » (juin 1899).

De retour au Cap, il revient sur la même pensée : « A Oxford, dit-il, quelques hommes de valeur m'estimaient indigne de cet honneur en considération de mes fautes. On ne m'y fit pas moins une réception plus magnifique encore qu'au grand Kitchener. Je ne mentionne ce fait que parce qu'il prouve que mes difficultés m'ont amené de nouveaux amis ! »

VII

Chose curieuse, Cecil Rhodes qui annonçait la création ultérieure de l'Union sud-africaine, ne prévoyait pas la guerre contre les Boers. Même quand on en parlait, il était des rares qui se refusaient à y croire. Mais l'obstination de Krüger a laissé s'envenimer le problème des Uitlanders. Il y a maintenant 190.000 étrangers au Transvaal, dont 115.000 Anglais. Ceux-ci ont adressé à la reine Victoria, au printemps de 1899, une supplique demandant son intervention pour leur obtenir des droits politiques égaux à ceux des Boers, qui ne sont que 65.000. A Prétoria, il n'est personne qui ne voie que la loi de 1894 doive être modifiée, laquelle n'accordait le droit de vote aux immigrants qu'après 14 ans de résidence et sur un vote spécial du Volksraad. En juin 1899, une conférence s'est tenue à ce sujet, à Blœmfontein, entre Steijn, président de l'Etat libre d'Orange, qui en est l'initiateur, Milner, gouverneur du Cap, d'une part, et Krüger d'autre part. Milner y réclame la naturalisation de plein droit au bout de 5 ans de séjour. Krüger concède 9 ans d'abord, et plus tard 7 ans. La Conférence se sépare sans avoir conclu. Poussé à la conciliation par Steijn, Krüger, à peine rentré à Prétoria, dépose un projet de loi accordant la naturalisation après 7 ans, à la condition que la Grande-Bretagne reconnaisse l'indépendance et la souveraineté du Transvaal. Il semble que l'on aille vers un accord. Mais si Krüger fléchit, Chamberlain devient au contraire plus intransigeant.

Le 12 septembre 1899, le gouvernement anglais abat son jeu. Il prétend contrôler les listes électorales, obtenir l'emploi de l'anglais pour les Uitlanders au Parlement de Prétoria. Le vieux Krüger comprend que c'est la mainmise sur son pays. Il répond dignement : « Les sujets de S. M. britannique m'ont demandé mon pantalon ; je leur ai donné et aussi mon habit. Mais ils en sont arrivés à me demander la vie et il est impossible de donner cela. »

Est-ce donc la guerre ? Cecil Rhodes ne veut pas y croire. Il est vrai que sa santé déclinante ne lui laisse plus tous ses moyens. Non seulement il devient de plus en plus nerveux, insolent, haïssable, mais, chose extraordinaire, la paresse s'empare de lui. Son esprit s'obscurcit et il n'est plus le même homme ; il aura encore des éclairs de génie, mais de plus en plus rarement.

De part et d'autre, on arme. Le 9 octobre 1899, Prétoria et Blœmfontein, unis pour la défense commune, adressent au gouvernement britannique leur ultimatum, réclamant l'arbitrage en matière économique et le retrait des troupes massées sur leurs frontières. Rhodes, malade, bondit à Kimberley, sachant bien qu'il s'expose aux premiers coups. Le gouvernement britannique ne répond rien à l'ultimatum et la guerre lui est déclarée, comme il l'a voulu, le 12 octobre 1899. Les Transvaaliens investissent immédiatement Mafeking et Kimberley, à l'ouest, envahissent le Natal à l'est. Les Britanniques sont battus à Glencoe et Dundee, le 20 octobre, par le général Joubert. Le 30, Ladysmith est enveloppé. Au sud, les Orangistes entrent dans la colonie du Cap, prennent Stromberg et Naauwport.

Rhodes se trouve lui-même assiégé dans Kimberley, où il se dépense sans compter, distribue des vivres, fournit les hôpitaux, équipe les souterrains des mines en abris contre les obus, organise des corps d'estafettes indigènes.

Il glisse même aux enfantillages. Il a fait fabriquer un canon dans les ateliers de la *de Beers*, l'a baptisé *Long Cecil* et envoie des projectiles dédicacés : « Avec les compliments de Cecil Rhodes. » Mais après tout, il faut peut-être ce grain d'humour pour maintenir le moral de la ville. Les Boers prennent très mal la plaisanterie et déclarent que s'ils prennent vivant l'artilleur, ils le promèneront vivant dans une cage « comme une bête féroce qu'il est » ! Au fond, le commandant de la place, colonel Kekewitch et son état-major, préfèreraient être débarrassés de sa présence, car il tente sans cesse de s'immiscer dans leurs conseils et de donner des avis, voire même des ordres que nul ne lui demande. Il envoie message sur message à Redvers Buller, général en chef, pour obtenir que la délivrance de Kimberley soit mise au premier rang des opérations de guerre. Buller en charge lord Methuen, qui, le 11 décembre 1899, se fait battre à plate couture à Maggersfontein. Le 10, le général Gatacre a été défait à Stromberg par les Orangistes. Le 15, Buller en personne, qui veut délivrer Ladysmith, est écrasé à Colenso.

La guerre va donc aussi mal que possible. Mais Londres envoie de gros renforts et confie la direction à lord Roberts, avec Kitchener comme chef d'état-major. En février 1900, Roberts, qui dispose de 150.000 hommes, passe à l'offensive. Le général boer Kronje est contraint de capituler, le 27, à Paardeberg. Les sièges de Ladysmith et de Kimberley sont levés. Mais Cecil Rhodes a tellement agacé l'état-major que lord Methuen déclare publiquement qu'il ne fera pas son entrée dans Kimberley tant qu'il y sera encore. La rage au cœur, Rhodes part pour l'Angleterre. Mais il n'est plus capable que de pester contre ces « imbéciles de militaires » et ne s'en prive pas !

Le 12 mai, Roberts occupe Blœmfontein, capitale de l'Orange, le 31 Johannesburg, le 5 juin Prétoria, capitale du Transvaal. Joubert est mort, remplacé par Botha ; le chef orangiste Dewet, d'accord avec Steijn, décide ainsi que Botha de poursuivre la lutte, tandis que Krüger ira implorer du secours en Europe.

Roberts se croit vainqueur trop tôt. En octobre 1900, la Ligue sud-africaine célèbre triomphalement l'annexion de l'Orange, proclamée le 13 mars, et celle du Transvaal, proclamée le 1[er] septembre.